

HUBERT MINGARELLI

MARCHER
SUR LA RIVIÈRE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-100673-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je ne vais pas mentir à propos de ma jambe. Je n'ai pas envie de me faire plaindre en disant qu'elle me faisait mal. Parce que, aussi loin que je me rappelais, ma jambe ne m'avait jamais fait mal. Elle ne m'empêchait pas non plus de marcher aussi vite que n'importe qui. Peut-être même que je marchais plus vite que la moyenne des gens. Ce n'était pas pour les dépasser ou faire mieux qu'eux. Simplement c'était pour réduire le plus possible le temps de me rendre de là à là. C'était pour être le moins longtemps possible ridicule à marcher de la sorte, en me déhanchant à cause de ma jambe droite qui était raide depuis toujours. J'étais obligé de balancer le bassin pour ramener ma jambe devant moi et avancer. Quelque chose ne fonctionnait pas dans mon genou, et ma jambe refusait de plier. Lorsque j'étais debout et immobile, ça allait, personne n'aurait pu dire que j'avais ce problème dans le genou. Je veux dire personne qui me connaissait déjà. Mais on ne peut pas rester éternellement dans cette position. Il fallait bien

MARCHER SUR LA RIVIÈRE

qu'à un moment je m'en aille, et alors ça sautait aux yeux dans la seconde, que j'avais ce problème dans ma jambe. Je marchais comme un demeuré, quelqu'un qui aurait eu un problème dans la tête. Mais je n'avais pas un problème dans la tête. J'avais seulement que ma jambe refusait de plier. Voilà tout ce qu'il y avait, ma parole.

Une fois, je n'ai pas voulu bouger. J'étais adossé à un mur et une voiture s'est arrêtée. Une femme a descendu la vitre pour me demander une direction. Je n'ai jamais renseigné personne aussi bien que ce jour-là. Vous comprenez, j'étais debout contre mon mur et, tant que je ne bougeais pas, cette femme repartirait avec ce souvenir de moi, bien planté sur mes jambes. Quand j'ai fini de la renseigner, elle a commencé à fouiller dans son sac. Elle a sorti sa main et, entre ses doigts, il y avait un billet. Elle m'a dit d'approcher, je n'avais que cinq ou six mètres à faire pour aller jusqu'à la voiture et prendre l'argent. Mais rien au monde n'aurait pu me faire décoller du mur. Je lui ai dit que vraiment ça gâcherait tout si je prenais ce billet maintenant, que ce qui comptait c'était d'aider son prochain, et que je m'efforçais de le faire aussi souvent que je le pouvais. Je lui avais dit cette foutaise. Elle n'en revenait pas, et moi non plus. Elle me regardait comme si j'étais le doux Jésus. Elle a démarré en me faisant un signe d'au revoir avec la

MARCHER SUR LA RIVIÈRE

main, et il y avait le billet qui flottait encore au bout. Je n'arrivais pas à en détacher les yeux. La voiture s'est éloignée avec mon argent. Pourquoi elle ne le lâchait pas, je pensais. Mais elle ne pouvait pas savoir.

Je m'approchais de la maison d'Emmeth en portant le sac du côté où tout fonctionnait bien. J'étais content de voir Emmeth en dernier. Il avait repeint en rouge ses deux pompes à essence. Ça devait dater de ces jours-ci, parce que j'étais passé là pas plus tard qu'une semaine avant, et elles étaient encore blanches. La porte était ouverte. J'ai posé mon sac et je suis entré. Emmeth était assis derrière son bureau en train de faire une réussite.

– Bonjour, Emmeth !

Il a levé la tête et il a dit :

– Bonsoir, Absalon, je t'ai pas entendu rentrer.

Il a posé son paquet de cartes sur la table. Ce qu'il venait de faire là, laisser sa réussite pour me parler, c'était la raison pour laquelle j'étais content de le voir en dernier. Je ne connaissais personne d'autre qui aurait laissé sa réussite pour moi. Il m'a dit :

– Assieds-toi !

– Je sais pas si j'ai le temps aujourd'hui, Emmeth.

– Tout ce que t’as à me dire, tu le feras aussi bien assis.

Il me connaissait. J’avais toujours des choses à lui dire quand je passais le voir, et je lui devais bien ça. Je me suis assis.

– Je suis parti, Emmeth, et je viens vous dire au revoir.

Il m’a demandé en souriant gentiment :

– T’es parti où, Absalon ?

– Oh ! C’est long à dire.

Il a continué à sourire.

– Alors t’es parti, quoi.

Il hochait la tête et ça signifiait qu’il fallait bien que ça se fasse un jour. Je me suis retourné pour lui montrer mon sac devant la porte. Il s’est dressé un peu pour regarder, et il a fait :

– Je vois ça.

Soudain j’ai été triste. Emmeth m’a dit en me regardant :

– C’est pas une mauvaise idée.

Ma tristesse grandissait. Je me suis levé et je lui ai tendu la main par-dessus la table. Il m’a serré la main et, à son contact, c’est parti d’un seul coup, comme si je m’étais mis à penser tout haut :

– C’est terminé et terminé, Emmeth. Dans ma tête, il y a rien qui cloche, c’est que ma jambe qui refuse de plier, mais au dispensaire ils pensent le contraire, mais dites-moi, Emmeth, s’ils sont dans ma tête au dispensaire ? Non, ils y sont pas, personne est dans la

MARCHER SUR LA RIVIÈRE

tête de personne, autrement ça nous rendrait fou. Moi je suis dans ma tête et je sais que c'est ma jambe qui refuse de plier. Je suis pas rentré dans votre tête pour vous dire de repeindre vos pompes en rouge. Vous les avez regardées et vous vous êtes dit « Tiens, en rouge ce sera plus joli et plus propre. » Vous avez eu besoin de personne. Alors, pourquoi au dispensaire ils en savent plus que moi sur ma tête, hein, Emmeth? Je suis en colère, Emmeth, et j'aurais dû foutre le feu au dispensaire avant de partir, ils auraient plus d'endroit où faire du mal aux gens. J'aurais dû foutre le feu à tellement d'endroits qu'il y aurait plus que votre maison et vos pompes à essence qui seraient debout. Pardon, Emmeth, mais je suis en colère, et je vais y aller maintenant, je vais passer entre les collines par la rivière pour attraper la route de Port Elizabeth, et quand j'y serai je laisserai personne entrer dans ma tête. Je vais travailler dur et garder mon argent pour ma jambe, et je suis content de vous avoir vu en dernier.

Quand je suis sorti et que j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vu qu'Emmeth avait croisé ses mains derrière la tête et regardait devant lui par l'ouverture de la porte. Et croyez-moi, il est sûrement resté longtemps comme ça, sans bouger, avant de reprendre sa réussite. Peut-être l'a-t-il remise à plus tard. Le ciel était encore clair et ses deux pompes à essence semblaient comme neuves.

Les collines existaient bien, mais pas la rivière. Je veux dire une rivière avec de l'eau, des berges, et tout ce qu'on s'attend à voir autour. Mais il paraît qu'elle avait existé. Je ne savais pas si c'était vrai, j'avais perdu mon opinion. Son existence, on la tenait de gens qui étaient morts maintenant depuis longtemps. Peut-être qu'ils avaient menti. C'était tellement sec là-bas qu'il fallait avoir une grande confiance pour le croire. Il n'y avait pas de différence entre la couleur des collines et ce qui aurait dû être le lit de la rivière. Quand j'étais plus petit, j'étais parmi ceux qui y croyaient, et j'y allais. Je voulais ramener quelque chose de concret qui clouerait le bec aux sceptiques. Je ne savais pas au juste ce qu'une rivière pouvait laisser derrière elle, et je n'ai jamais rien trouvé. Soit ceux qui étaient morts maintenant nous avaient menti, soit la rivière n'avait rien laissé derrière elle. Je ne vois pas comment expliquer les choses autrement. Il paraît que c'est un péché de ne pas croire les morts, mais ils étaient vivants comme vous et moi

quand ils ont menti, alors je ne vois pas pourquoi ce serait un péché, et pourquoi on les croirait plus que les vivants. Je crois que tout le monde espérait qu'elle avait bel et bien existé, pour la raison qu'un jour ou l'autre elle reviendrait, et qu'on irait la baptiser avant de se baigner dedans, étant donné que les morts avaient oublié de nous dire comment elle s'appelait. Mais, dans le fond, il aurait sûrement mieux valu qu'elle n'ait jamais existé. Pas de rivière, pas de regrets. Quelquefois, le pasteur Lithébé en parlait. Mais il ne se mouillait pas, il ne prenait jamais parti, il avait une façon d'en parler tellement compliquée que personne ne comprenait rien, et comme personne n'osait avouer qu'il n'avait rien compris, chacun gardait son opinion, les sceptiques et les autres. Il n'allait jamais au bout de son histoire de punition divine. On n'arrivait pas à savoir si le Seigneur l'avait fait disparaître ou s'Il ne l'avait pas faite du tout. Personne ne s'était jamais levé pendant le prêche et n'avait dit : « Bon, révérend Lithébé, maintenant arrêtez de tourner autour, dites-nous franchement ce que vous en pensez, ou alors on fait venir un géologue. » Non, personne n'a jamais fait ça, parce que le pasteur Lithébé ne l'aurait pas supporté, et que de toute façon ceux qui savaient ce qu'était un géologue n'auraient pas su où en trouver un. Emmeth souriait étrangement quand on abordait le problème tous les deux. Il disait songeusement : « Ouais, la rivière. » J'opinai : « Ouais, ouais, vous avez raison. » Il disait :

MARCHER SUR LA RIVIÈRE

« Et voilà. » Ça ne voulait rien dire. Mais on se comprenait et c'était suffisant. Si je lui avais demandé son opinion précise, ça m'aurait fait l'effet de lui demander d'ôter son pantalon devant moi, c'est une image, vous voyez. Maintenant que je viens de dire ça, je pense au pasteur Lithébé, je pense que s'il tournait tout le temps autour, c'est peut-être simplement que ça ne lui disait rien non plus d'ôter son pantalon pendant son prêche, devant tout le monde.

Je marchais sur le bord de la route et je commençais à apercevoir les collines. Le soleil était devant moi et il descendait vite. Je n'aurais pas dû partir si tard. Je n'aurais pas le temps d'atteindre la route. J'allais dormir dans les collines, et ça m'effrayait parce qu'il y avait des chiens sauvages et des serpents. Et je n'avais rien pour allumer un feu. Je me suis retourné pour voir la maison d'Emmeth, pour voir si ça valait la peine d'y retourner et de lui demander une boîte d'allumettes. Je ne la voyais presque plus tellement elle était loin. J'ai pensé : « Absalon, les chiens sauvages, c'est toi qui vas les effrayer, et pas le contraire. C'est trop tard pour retourner chez Emmeth. » J'ai pensé ensuite à des choses de l'avenir et, quand je me suis retourné, je ne voyais plus la maison d'Emmeth. J'étais presque arrivé à la rivière. J'ai été si étonné d'y être que, lorsque je suis descendu de la route et que j'ai commencé à marcher dans le lit de la rivière, il m'est arrivé ce truc bizarre qui m'arrivait des fois, et qui

repartait très vite. Il n'y avait alors rien que moi dans ma tête, et plus ces choses du passé qui sont du venin et une pure saloperie quand on y pense, et alors je me sentais propre, j'avais une âme à moi qui était belle comme tout, et en paix, et vous ne pouvez pas vous imaginer comme c'était bien. Sauf que c'était chaque fois vraiment très court. Le temps de le ressentir et ça s'en allait. C'est drôle, mais c'est cette chose bizarre qui avait foutu ce bordel immense entre moi et le pasteur Lithébé. Parce qu'un jour je lui avais raconté comment c'était dans ma tête dans ces moments-là, je pensais qu'il allait pouvoir me dire pourquoi ça arrivait, ce qu'il se passait dans ma tête. Mais il m'avait dit :

– Absalon, pourquoi tu n'as pas tout de suite pensé que c'était notre Seigneur qui venait en toi ?

Alors, à cause de ma colère qui se réveillait parfois, et à cause d'autres choses encore, j'ai dit :

– Notre Seigneur mon cul, pourquoi vous me parlez encore de Lui ?

Il m'a cogné dessus vous savez comment, comme j'avais jamais vu cogner un chien. Même sur ma jambe il y allait, et alors je m'y suis mis aussi, et jamais de ma vie je n'avais été comme ça. Il me cognait plus fort que moi je le connais, pourtant c'est lui qui pleurnichait pendant qu'on se bagarrait comme des chiens sur la route. Il se déchaînait alors que les larmes lui jaillissaient des yeux. Il était à quatre pattes au milieu de la route en train de

MARCHER SUR LA RIVIÈRE

couiner quand j'ai réussi à me sauver et à aller m'accroupir au pied d'un poteau téléphonique. Le pasteur Lithébé s'était assis sur la route, hoquetant et pleurnichant. Je regardais autour de moi, essayant de trouver quelque chose à ramasser pour y retourner et lui taper dessus avec. Une voiture est arrivée, elle a ralenti et a fait un écart pour éviter le pasteur. Après, le lendemain et encore le lendemain, j'ai eu vraiment peur que ça ne revienne jamais, ce truc bizarre. J'ai cru que le pasteur Lithébé l'avait tué.

J'ai cru qu'il me l'avait tué jusqu'au soir du deuxième jour, où j'étais assis dehors en bas des escaliers qui montent à la salle de billard. Je ne faisais rien. Je ne pensais pas au pasteur ni à tout ça. Je ne pensais pas non plus aux choses de l'avenir. J'attendais Rosanna, mais je ne me rappelle plus à quoi je pensais. Mme Lithébé, la femme du pasteur, est arrivée, elle est sortie de l'obscurité et s'est approchée lentement des escaliers où j'étais, et elle s'est arrêtée tellement près de moi qu'on aurait dit qu'elle ne m'avait pas vu. Elle avait un air triste et gentil. Je ne la regardais pas, je regardais par-delà son épaule. Je voyais quand même son chapeau blanc avec sa fleur en tissu blanc cousue au ruban. Elle m'a dit en s'accroupissant devant moi :

– Absalon, le pasteur ne dort plus depuis que ça s'est passé.

Sa robe est tombée sur un côté et j'ai regardé ses jambes. Elle a dit d'une voix de miséricorde :

– Oh, Absalon, le pasteur te pardonne.

- C'est vrai ?
- Oui, il te pardonne, Absalon.
- Oui, Madame.

Elle m'a tendu un paquet recouvert de papier aluminium. Dedans il y avait deux paquets plus petits, couverts eux aussi d'aluminium.

- C'est ce que le pasteur a mangé ce soir, et je veux que tu le manges aussi, parce que moi aussi je te pardonne.

Ses jambes, je les regardais toujours, mais elle pensait que je baissais les yeux à cause d'une honte que j'aurais eue de ce qui s'était passé. Elle a dit avec cette merveilleuse voix de miséricorde :

- Non, lève les yeux, Absalon, il te pardonne, et moi aussi.

Je ne l'ai toujours pas regardée, et elle m'a dit :

- Alors viens, approche-toi !

J'ai posé les deux paquets sur l'escalier et je me suis penché vers elle. Elle a pris ma tête entre ses mains et l'a doucement posée sur ses genoux. Je sentais sa respiration sur ma tête, et son haleine était une fleur ouverte.

- Tu regrettes, n'est-ce pas, Absalon ?

J'ai frotté mon visage sur ses genoux et elle a pensé que je faisais oui. Alors que je le frottais parce que ce n'était pas tous les jours que j'avais le nez sur les jambes d'une femme telle que Mme Lithébé. À part des fois avec Rosanna, mais ce n'était pas pareil. Elle a posé sa main sur mes cheveux avec une délicatesse

MARCHER SUR LA RIVIÈRE

que je ne peux pas dire. Et, Seigneur Dieu, ce truc bizarre est revenu. J'ai compris que le pasteur Lithébé ne me l'avait pas tué. De nouveau il n'y avait plus que moi dans ma tête, sans ces choses du passé qui sont de la pure saloperie et du venin comme je l'ai dit. Le temps d'un souffle, j'ai eu mon âme à moi, en paix et tout. J'avais en plus une trique incroyable. Je l'avais encore quand Mme Lithébé est partie. J'avais encore aussi la fleur ouverte de son haleine qui flottait autour de moi. En regardant vers la rue obscure par où Mme Lithébé était repartie, je me suis rendu compte que je n'avais presque pas dit un mot, que je n'avais fait que l'écouter et fait ce qu'elle me demandait. J'ai ouvert les deux paquets. J'ai mangé la cuisse de poulet au cari et le pain au lait, et avec le goût que ça avait, délicieux et frais, et ma trique qui durait, je ne voyais pas pourquoi le pasteur aurait jamais arrêté de croire en notre Seigneur.

J'étais dans le lit de la rivière, à la lisière de l'ombre des collines. J'avais vite en regardant à tout hasard le sol devant moi. Ça aurait été quelque chose en rapport avec le destin de trouver une preuve de l'existence de la rivière, justement ce soir. Je ne pensais pas que ça arriverait, mais je me disais pour m'occuper l'esprit que, si j'en trouvais une maintenant, je l'emporterais avec moi dans les collines. Je ne retournerais pas en arrière pour l'annoncer à tout le monde. Sans doute qu'un jour j'écrirais une lettre à Emmeth pour lui dire que le destin m'avait mis en main la preuve, et je lui demanderais de le garder pour lui, parce que je ne voyais pas qui méritait de le savoir à part lui. Peut-être Mme Lithébé, pour ses jambes et sa voix de miséricorde. Mais je savais qu'elle l'aurait dit ensuite au pasteur. Alors, à cause de son mari, Mme Lithébé aussi resterait dans l'ignorance toute sa vie. Je ne savais pas quoi penser pour Rosanna. Je ne savais pas si je demanderais à Emmeth d'aller lui dire. Il y avait une partie d'elle qui méritait

de savoir. Sauf que la rivière, elle n'en avait rien à faire. Ça ne l'avait jamais intéressé. Elle avait d'autres soucis. Lui dire que la rivière avait existé ne lui aurait retiré aucun de ces soucis. Je ne sais même pas si elle s'en serait souvenue la minute d'après. Le dire à Rosanna ? Autant le dire aux phalènes qui arrivaient avec le soir et qui volaient dans tous les sens autour de moi. J'ai continué de marcher, et je pensais que, les choses extraordinaires, il n'y avait pas beaucoup de gens en fin de compte à qui on a envie de les annoncer. Soudain je me suis dit qu'avant même de l'écrire à Emmeth c'est à ma jambe en premier que je montrerais la preuve de l'existence de la rivière. Pas pour la guérir sur-le-champ, cette sorte de fou-taise miraculeuse, mais quelque chose comme pour la faire patienter, vous voyez. Ou alors à cause de l'affection que j'avais pour elle, c'est plutôt ça. J'ai quand même l'air un peu bizarre. Quand on décide de ne pas mentir, comme je l'ai fait à l'instant, à propos de ma jambe, on se retrouve toujours à dire des choses qui nous font passer pour des dingos. J'étais tout près de voir comment penser à propos de mon père. Savoir déjà si je demanderais à Emmeth d'aller lui dire que j'avais trouvé la preuve, rien que ça, c'était déjà une grande question. Mais savoir s'il s'arrêterait de clouer sur son toit, pendant qu'Emmeth lui annoncerait la nouvelle d'en bas, cela ouvrait alors une question vaste comme l'étendue des collines. Et puis j'ai entendu le bourdonnement du moteur au

La Beauté des loutres
Seuil, 2002
et « *Points* », n° P 1261

Quatre Soldats
Seuil, 2003
et « *Points* », n° P 1216

Hommes sans mère
Seuil, 2004
et « *Points* », n° P 1337

Le Voyage d'Eladio
Seuil, 2005

Océan Pacifique
roman
Seuil, 2005



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2007. N° 94324 (00000)
Imprimé en France